

CXX. — AU CHEVET DU BLESSÉ

Mae Sweeny et l'officier contemplaient ce tableau : le blessé les yeux clos et une félicité suprême épanchie cependant sur ses traits, et Marie d'Avenel assise à son chevet et retenant son souffle.

Dans le silence, un bruit de pas résonna dans le corridor profond. Il se rapprocha bientôt.

Un frisson d'étoffes l'accompagnait.

Le capitaine des gardes allait se diriger vers la porte.

Elle souvrit doucement, poussée au dehors.

La reine ! murmura le vieux soldat.

C'était en effet Marie Stuart.

Marie d'Avenel s'était redressée.

Oublieuse de l'étiquette de cour, elle étendit la main montrant le blessé, tandis que ses lèvres prononçaient ce seul mot qui exprimait tout son respect :

Majesté...

À ce titre, suivant l'exclamation du capitaine des gardes et de son compagnon, Walter d'Avenel ouvrit les yeux.

Marie Stuart était à deux pas de son lit.

Ses yeux, exprimant une pitié douce, étaient attachés sur lui.

Confus de la visite de sa souveraine, il voulut se redresser, s'asseoir sur sa couche.

La descendante des rois d'Écosse l'arrêta d'un simple geste de sa main si délicate.

Et même de ses lèvres royales tombèrent ces paroles :

Ne vous fatiguez pas, chevalier. Nul ne doit rester assis en présence de son souverain. Mais ceux qui ont été blessés aussi glorieusement que vous le fûtes ont droit eux aussi à des prérogatives. Ce sont alors les rois qui se tiennent devant eux !

Reine... reine... balbutia Walter confus.

La souveraine se tourna alors vers la châtelaine de Claymore :

Chère Marie, voici une nouvelle épreuve pour vous... une épreuve dont vous avez le droit d'être fière.

Et s'apercevant que les larmes recommençaient à mouiller les cils de l'épouse, elle s'approcha d'elle, oubliant sa dignité, se souvenant seulement et encore qu'elle était femme.

Sa main s'appuya sur l'épaule de Marie d'Avenel, l'attira, égalisant en quelque sorte la reine qui avait déjà tant connu tant de douleurs amères et l'épouse, l'amante dont l'âme tremblait dans l'angoisse d'un dénouement fatal !

— Annie... ne pleurez pas ! Soyez courageuse, restez forte ; soyez digne du nom et de la race de Melrose, oui, soyez digne du grand nom d'Avenel. Rappelez-vous que les ancêtres de celui qui nous entend furent des héros. Auriez-vous désiré qu'il leur fût inférieur en bravoure ?

Le saint orgueil qui est dans l'amour relèvera le front penché de la fille des ducs de Melrose :

— Oh ! non ! fit-elle.

Il y eut quelque chose de sublime, de stoïquement sacrifié dans la façon dont elle fit cette réponse :

— Non !

Perdre son Walter illustre et glorieux, plutôt que de le conserver avili, telle paraissait être la signification de sa protestation.

Une irradiation passa sur les traits exsangues du blessé :

Merci ! fit-il.

Marie Stuart s'était rapprochée de son lit et l'interrogeait sur la région où se trouvait sa blessure, craignant elle aussi pour les jours de son défenseur.

Là, fit-il en désignant la plaie.

La reine tint à connaître l'avis des médecins.

Les Anglais, en fuyant, avaient laissé du sang et des larmes derrière eux...

Aussi les chirurgiens étaient-ils allés porter leurs soins à d'autres blessés.

C'est le médecin même de la reine qui fut donc appelé.

Marie d'Avenel eut pour lui le regard d'angoisse avec lequel les parents accueillent toujours celui qui tient la vie d'un des leurs dans ses mains.

— Eh bien ? interrogea Marie Stuart.

Et elle ajouta :

— Vous savez combien je tiens à mes fidèles. Ceux qui forment les soutiens des trônes ne sont pas nombreux !

Son regard en prononçant ces dernières paroles, était allé de Walter à Mae Sweeny.

Majesté ! protesta le chevalier de sa voix épuisée.

Quant aux vieux capitaine, une légère rougeur avait monté à ses joues hâlées, marbrées de vieilles blessures.

Ces paroles de la souveraine lui étaient allées au cœur.

Le chirurgien avait pris le pouls du blessé après s'être assuré d'un coup d'œil que son pansement n'avait pas été dérangé.

— Le sang est agité, dit-il, mais la peau meilleure comme si une émotion bienfaisante s'était produite.

Marie Stuart, Marie d'Avenel et Walter échangèrent un même et souriant regard.

L'influence bienfaisante, c'était celle de l'aimée venant poser sur la plaie le baume souverain de sa tendresse.

— Pourtant, continuait le praticien, un repos absolu, un grand calme seront nécessaire au blessé,

— Oh ! je ne le quitterai pas ! protesta Marie d'Avenel, croyant qu'on parlait de l'éloigner.

— Oui, restez, dit la reine. Vous serez son ange gardien !

Mac Sweeny s'approcha alors.

Le cheval d'Avenel et l'épouse qui venait remplir auprès de lui l'angélique rôle de garde-malade pouvaient n'appréhender aucun bruit, aucun trouble.

L'appartement était vaste ; ils seraient bien chez eux dans la partie qu'il leur cédait.

— Oui, demeurez sans crainte, chère Marie, auprès de notre glorieux blessé, compléta Marie Stuart. Je suis fière que le palais au faite duquel est sculpté le blason des Stuarts abrite Walter d'Avenel et sa chère compagne.

« Plus tard, lorsque la blessure de notre chevalier sera en bonne voie de guérison, il ira achever sa convalescence dans la paisible solitude de Claymore. Mais jusque-là, il sera notre hôte. La reine le désire ! »

Elle sourit, comme, affirmèrent les contemporains, elle seule savait sourire.

Et elle insista, charmante :

— Votre reine le veut.

— Ah ! murmura Walter d'Avenel. Par quel sacrifice, par quelles nouvelles preuves de dévouement pourrai-je jamais reconnaître vos royales bontés ?

— Chut ! fit Marie Stuart. N'oubliez pas les recommandations de votre médecin : du repos et du calme !

Et se tourna vers la dame d'Avenel.

Et, alors, avec l'accent d'une sœur :

— Adieu, Marie, et à bientôt !

Et elle sortit, tandis que Mae Sweeny, rangé militairement sur son passage, tirait l'épée pour l'accompagner avec les honneurs qui lui étaient dus.

Ne venait-elle pas de faire, au logis qu'il occupait dans le palais des Stuarts, le plus grand honneur qu'il eût encore reçu : la visite de la majesté royale.

Chacun s'était retiré également, faisant cortège à la souveraine.

Walter et Marie demeurèrent seuls, tandis que le bruit des pas se perdait dans les profonds corridors.

Ils se regardèrent avec une expression intense, dans laquelle leur commune douleur, douleur morale, douleur matérielle, se confondait avec une joie mélancolique de se trouver rapprochés, sans témoins, rendus l'un à l'autre, mais, hélas ! dans quelle situation !

Walter tendit ses bras :

— Un baiser de tes lèvres, murmura-t-il. Un doux baiser !

— Mon Walter, mon aimé, mon héros !

Tandis que ses lèvres mettaient le souffle de son âme sur celles du blessé, ses larmes coulaient.

— Tu pleures encore, Marie ?

— Ce sont des larmes qui soulagent mon cœur. Pardonne ! Je suis femme. Mais tu vas guérir, vite, n'est-ce pas ?

— Oui, pour toi, afin de nous isoler dans les bois obscurs qui entourent notre demeure, et d'être enfin heureux, comme jadis !

— Aimée, te souviens-tu ?

— Oh ! si je me souviens, Walter...

Et, de nouveau, leurs lèvres s'unirent.

Ils demeurèrent quelques minutes ainsi sans parler.

— Tiens, repris Walter, je veux te prouver combien j'ai hâte de guérir. Je crois sentir que le sommeil vient. Eh bien ! je vais y céder : cela me sera salutaire. Laisse ta main là, ne me quitte pas. Mon bon ange gardien, comme a dit la reine. Tu veilleras sur mon sommeil, mon adorée.

Il ferma les yeux, cessa de parler.

Quelques minutes après, Marie d'Avenel entendit haleter son souffle, coupé par la fièvre.

Il dormait !

Mac Sweeny, après avoir escorté la reine jusqu'à ses appartements avoir pris congé d'elle, s'était occupé de ses nouveaux hôtes. Les serviteurs reçurent l'ordre de se tenir à la disposition de lady d'Avenel.

Il alla en personne relever, de son attente, de sa faction, le highlander qui avait accompagné Marie au palais, car le montagnard eût refusé de croire à la parole d'un mercenaire.

Outre la protection de la reine, l'abri qu'ils trouvaient entre les murs de la vieille demeure de leurs souverains, et le voisinage de